

## REBEL WITHOUT CAUSE

Mardi 6 janvier 2009, 8h45, commissariat de Meaux. Dans la salle d'interrogatoire, Garrec, pensif, est seul à seul avec un petit chauve hargneux à moustache qui gesticule sur sa chaise en palabrant :

— Ca y est, 2009, on a compris, c'est l'année des bougnoules, le triomphe des bronzés et je parle pas du film, ils vont nous exterminer, nous les Blancs, c'est sûr que ça va finir comme ça, ça a déjà commencé d'ailleurs, ils ont leur président black aux States, le « magic negro », Will Smith gagne plus de fric que Tom Cruise et il va s'en faire davantage avec son adaptation des Ch'tis, Noah est encore le Français préféré des Français alors que ça fait vingt ans qu'il joue plus au tennis et dix qu'il a pas fait d'album, même Harlem Désir occupe un poste en vue au P.S., c'est dire, on est envahi j'vous dis, même dans mon quartier ça pullule de basanés, ils sont partout, pire que les juifs, déjà que je pouvais pas les blairer ceux-là, j'envisage de plus en plus sérieusement de m'exiler sur une autre planète hors du système solaire pour y créer une humanité digne de ce nom, comment dire, pure, enfin, blanche, quoi, vous m'avez compris...

— Ca ne nous dit pas pourquoi vous avez empoisonné ces trente-deux chiens, Monsieur Patachon, dit Garrec d'un ton détaché.

— Parce que les Noirs leur parlent par télépathie, tiens ! Ils les dressent à nous attaquer, même les tout petits qui ont l'air mignon, ils attendent qu'on dorme pour nous saigner à la gorge jusqu'à ce que mort s'ensuive ! J'aurais bien voulu tuer tous les bamboulas de la ville pour régler le problème, mais je suis interdit de port d'arme, alors j'ai pensé que ce serait plus facile de buter les chiens en les kidnappant et en leur faisant boire de l'eau de Javel.

— Très bonne idée, le médecin légiste vous remercie au fait, pour une fois l'intérieur était bien propre, il a dit que ça sentait même la lavande...

— Je sais, j'ai rajouté un adoucissant parfumé pour que ça passe mieux.

— Bon, ben je crois que c'est tout, on a vos aveux, vous allez être déféré au parquet et on va vous mettre en taule.

— Comme promis, vous diffuserez mon message de protestation le dimanche à 19h sur TF1 à la place de l'émission de ce négro de Roselmack ?

— Certainement pas, Monsieur Patachon. Les promesses d'un flic n'engagent que les trouduc qui y croient, dit Garrec en tapant trois fois à la porte de la salle d'interrogatoire.

Claude, viens chercher cet empaffé. (A Patachon :) Et vous j'vous conseille de faire profil bas, ma collègue est Noire, aime beaucoup les animaux et a la gifle facile.

— Mais je..., bredouille Patachon alors que Garrec sort de la salle en donnant le relais à l'officier de police récemment opérée pour les fêtes.

Dans le commissariat new look réaménagé par J.R. pendant les vacances — pareil qu'avant mais inondé de plantes en pot, de statues en plâtre de bonzes chinois et de petites fontaines d'appartement en promo —, il n'y a pas foule : Garrec va directement dans son bureau où, moins de dix minutes plus tard, surgit Ghislain Palardoux, fierot comme un jeune lapin de Garenne primé au Salon de l'Agriculture.

— Alors, chef, vous avez eu quoi à Noël ?

— On dit bonjour d'abord. Puis on n'est plus à la maternelle, Ghislain, mettez-vous bien ça dans la tête. Bon, si vous voulez savoir, j'ai eu une friteuse, une cafetière, un robot ménager et un tablier.

— C'est une blague ? Qui vous a offert des trucs aussi nuls ?

— Mon compagnon, ma moitié d'orange, mon mec, mon homme, mon casse-croûte, mon petit ami, mon régulier, mon conjoint, mon concubin, bref : Max.

— On voit qu'il vous connaît bien chef, il sait que vous êtes une fée du logis, dit Ghislain en se marrant comme une baleine devant Vidéo Gag<sup>1</sup>.

— Je vous permets pas de juger Max, Palardoux, en plus il me semble que vous êtes plutôt mal placé pour ironiser sur la vie sentimentale des autres : je vous rappelle que vous vivez à la colle avec un nain obsédé sexuel récemment revenu à la vie civilisée.

— Ca c'est bas, chef, ça m'étonne de vous, en plus il n'y a aucune ambiguïté entre moi et Troufignon.

— Quoi ? On parle de moi ?

Hector Troufignon, aussi nain en 2009 qu'en 2008, apparaît dans l'entrebâillement de la porte, dans son nouvel accoutrement total bling bling — jogging de marque deux fois trop grand, énormes chaînes en or autour du cou, casquette, tee-shirt à moulure argentée « Nain Forever » — qu'il s'est payé après avoir gagné 5000 euros au Banco.

— Salut poulette, ça boum ?

---

<sup>1</sup> Ou comme une baleine lisant les nouvelles atroces du C.A.K.E. si c'est une baleine lettrée qui a bon goût.

— Troufignon, pas de familiarité je vous prie. Vous avez de la chance que j'aie un code de déontologie très strict : jamais de bourre-pif à des individus de moins d'un mètre cinquante.

— Hector, calme-toi : c'est le chef quand même. A propos, comment ça se passe avec J.R., notre nouveau commissaire ?

— Vous avez rien raté en étant absent le premier jour, Ghislain. Hier, il est resté enfermé dans son bureau toute la journée, il a ouvert qu' à deux personnes : un chintoc chauve pour du feng-shui et un allemand habillé en S.S soi-disant prêtre exorciste, mais rien n'est moins sûr.

— C'était un film ou quoi ? Me dites pas qu'on tourne déjà la saison 2 ? Mais il devait pas se faire opérer du cerveau pendant les vacances de Noël ?

— Ils ont renoncé : officiellement parce que c'est trop dangereux, mais moi, je sais la vérité.

— Qui est ?

— Notre maire adoré a fait jouer ses relations pour que l'opération n'ait pas lieu.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que ça peut lui foutre à Copé ?

— Vous êtes bien naïf, Ghislain : il me déteste depuis que je lui ai réduit les baloches en purée par accident<sup>2</sup>, si J.R. n'est plus apte à gérer le commissariat, il serait bien obligé de me nommer, moi et ça, ça lui ferait mal au cul à ce connard.

— Ah je vois que vous êtes toujours en forme, chef. J'avais un peu peur que le fait de vivre en couple avec Max vous ...

— Me quoi ?

— Ben, je sais pas : que ça vous ramollisse un peu.

— Le type qui va me ramollir, il est pas encore né mon petit Ghislain. En plus, on vit pas vraiment en couple, enfin si, mais non, disons que j'aurai pu ne pas lui ouvrir la porte mais j'aurai été inculpée pour non-assistance à personne en danger avec circonstances aggravantes.

— Ah bon, il est en danger Max ?

— Vous avez pas lu « Le choc de Meaux » ? Y avait la photo de sa femme en pages intérieures.

— Ah bon, elle est connue la femme de Max ? C'est une people ?

---

<sup>2</sup> Voir la fin de la Saison 1, Episode 12, *Garrec et Palardoux font leur cinéma (Part II)*.

— Thérèse Desjardins ? Non pas vraiment. Elle a débarqué chez Max avec leur fils, le plus âgé, Gomphide, une vraie truffe ce gamin, il prétend qu'il veut être artiste comme Julien Doré. Il a un tatouage en forme d'urinoir avec « J. D. » écrit sur le bide : n'importe quoi, y en a qui ont pas peur du ridicule.

— Excusez-moi mais je vois pas le danger là, après tout c'est son gosse aussi, il a des obligations envers lui, c'est normal.

— On voit bien que vous la connaissez pas la grosse Thérèse : elle est triple médaillée d'or au championnat du monde des bûcherons, dans la catégorie femme bien sûr, mais quand même, elle est pas commode sa bonne femme. Vous voyez David Douillet ?

— Oui.

— Ben c'est David Douillet en femme et avec de la moustache, la grosse Thérèse.

— Avec vous il a pas perdu au change alors Max.

— Je dois prendre ça comme un compliment ?

— Tout à fait, tout à fait.

— Bon, je vous la fais courte : elle voulait lui laisser Gomphide et repartir au Québec le soir même, sauf que Max était pas d'accord — le gosse bouffe comme quatre, a des goûts de luxe, écoute Delerm en boucle et veut un appart' au quartier latin. Bref, ça s'est mal passé : elle l'a menacé avec sa tronçonneuse dernier cri qu'elle avait amené pour s'entraîner et pour se défendre il lui a cassé un tabouret sur la tête, pile au moment où Paimpol a pris la photo.

— Merde alors. Et le gosse ?

— Oh lui, il a rien, il s'était planqué dans un placard, comme d'habitude.

— Ca a fini comment ?

— Il est arrivé chez moi en pleine nuit, je comprenais même pas ce qu'il disait, elle lui avait éclaté la lèvre supérieure : elle le poursuivait avec sa tronçonneuse. Je remercierai jamais assez Madame Rosa de l'avoir arrêtée en lui balançant dessus les poubelles de tout l'immeuble, je vais devoir augmenter ses étrennes l'an prochain.

— Quelle histoire, chef !

— A qui le dites vous, Ghislain.

— Puisque vous me le demandez, moi aussi je me suis bien amusé : j'ai passé Noël chez Mémé Chouchen. On m'a laissé chanter du Francis Lalanne à pleins poumons et j'ai reçu plein de cadeaux super : mon cousin m'a offert « L'histoire illustrée de la dent ».

— Ca au moins c'est original ! Mais j'ignorais qu'un fétichiste des dents sommeillait en vous, Ghislain.

— Vous faites fausse route, chef, c'est lui qu'a commis une erreur. C'est pas sa faute, il était persuadé que j'étais dentiste. Il a dit, je cite « je savais que c'était un métier à la con mais j'avais oublié lequel ». Je lui en veux pas, ça partait d'un bon sentiment.

— C'est sûr. Et vous Troufignon ? Me dites pas que Ghislain vous a traîné chez Mémé Chouchen ?

— Non, on s'est fait une soirée Bling Bling avec les potes de la B.E.N.

— La benne ? Quelle benne ? La benne à ordures ?

— Mais non, vous êtes pas au courant que J.R a créé une Brigade d'Elite Naine et que j'en suis le coordinateur ?

— Coordinateur de la Brigade d'Elite Naine ? Qu'est-ce que c'est encore que cette connerie ?

— C'est très sérieux, y a pas de quoi rire : la B.E.N., c'est la terreur du forcené, le cauchemar du preneur d'otages, la psychose du... Tiens ben, voilà J.R, demandez-lui vous-même si vous me croyez pas.

Arrive alors J.R., les traits tirés, le teint blafard, l'air malade — un peu comme Raphaël quand il est en forme — mais encravaté comme il se doit pour un commissaire de sexe masculin, du moins la première semaine.

— Bonjour tout le monde, bonne année 1909, euh non, 2009. On va faire du bon boulot ensemble j'en suis sûr et j'en ai eu confirmation par les tarots, l'horoscope et le marc de café, même si c'était plus mitigé au niveau de l'horoscope chinois, mais bon on va pas pinailler. Hier j'ai fait désenvoûter le bureau et après hop, un petit coup de feng-shui par-dessus et on y voit que du feu. Alors présentation des nouveaux, dit-il en se frottant les mains : Clémence, présentez-vous rapidement on n'a pas que ça à faire.

Une jeune fille à l'air réservé, vêtue sobrement d'un jean et d'un pull noir, les cheveux châtain attachés en queue de cheval, sans maquillage ni bijoux prend alors timidement la parole :

— Je m'appelle Clémence Ramasse, j'ai vingt-cinq ans et c'est mon premier poste dans la police.

J.R. lui coupe la parole :

— Soyez pas si modeste : c'est un cador en informatique, elle a fait Maths Sup' et Maths Spé, des études de Physique très poussées et elle a humilié les frères Bogdanov sur un plateau télé.

— Vous savez, faut pas exagérer : c'était sur la T.N.T., et puis c'est surtout Igor qui a fait une crise de larme et s'est roulé par terre en direct, Grishka a mieux tenu le choc.

— Vous êtes trop modeste mademoiselle, nous sommes honorés de vous avoir avec nous au commissariat de Meaux, mais vous devez vous imposer et vous faire respecter parce qu'on a des grandes gueules ici, n'est-ce pas Chantal ?

— Chantal Garrec, enchantée, Clémence, mais vous êtes pas un peu trop qualifiée pour le poste ? Je veux dire c'est pas la N.A.S.A, même si le cerveau de Jean-Gilbert a des faux airs de trou noir. Et on s'occupe plus de coke que de poussières d'étoiles.

— Chantal, commence pas. Comme vous voyez on a le sens de l'humour ici. Je vous présente les autres : Palardoux, mon petit doigt me dit que vous allez bien vous entendre tous les deux, vous êtes célibataire Clémence ?

— Euh, oui.

— Enchanté, Ghislain Palardoux, bienvenue chez les fous.

— Il est toujours comme ça ? demande discrètement Clémence à Ghislain.

— Et encore, là il est bien, il a pris une double dose de médocs avant de venir.

— Autre nouveau : le remplaçant de Sylvette qui a vaincu son agoraphobie et qui est désormais sur le terrain, j'ai nommé Jeff Chabichou.

— Docteur Chabichou je vous prie, ancien militaire et diplômé de « Psychologie clinique appliquée aux situations de guerre, de guérilla urbaine et autres conflits où il peut y avoir des morts » rétorque l'homme au crâne rasé, en treillis, traînant son doberman au bout d'une laisse. Bon, salut les nazes, j'espère que vous avez une salle d'entraînement ici : je dois pratiquer le nunchaku tous les jours sinon je perds.

— C'est quoi ça ? demande Garrec en désignant les poches rebondies de son treillis.

— Oh, ça ? C'est rien : c'est ma paire de grenades, depuis que j'ai quatorze ans je sors jamais sans elles, c'est comme qui dirait un prolongement de ma virilité.

Chabichou sert fermement la main à tout le monde et un peu plus fort encore à Ghislain qui a du mal à s'en remettre.

— Chef, je crois qu'il m'a démis l'épaule le nouveau, chuchote-t-il à l'oreille de sa supérieure.

— Enfin, Irina est notre nouvelle secrétaire : espérons qu'elle n'ira pas dévoiler tous nos petits secrets dans un livre choc comme l'a fait Marie avant elle.

— Oui, entre le bouquin de Paimpol et celui de Marie, on parle presque plus de nous que de Sarkozy dans les librairies, remarque Ghislain.

— Pas de risque, je sais à peine écrire, et encore sous la dictée et en sténo. Je m'appelle Irina Popov, j'ai été mannequin pour des grandes enseignes comme Gifi et Damart, d'ailleurs si ça vous intéresse je peux vous avoir des prix intéressants sur les chaussettes en laine chauffante.

— Génial, depuis que le temps que j'en rêvais, fait semblant de s'enthousiasmer Garrec.

— C'est vrai ? Je vous amènerai le catalogue alors, y a trois coloris, vous faites du combien ? Je parierais pour un petit 38, non ?

— Un peu de concentration Irina, on n'est pas là pour parler chaussettes, s'énerve J.R.

— Mais c'est important les pieds, commissaire, on a trop tendance à sous-estimer l'importance d'avoir les pieds au chaud, si vos hommes sont bien chaussetés, ils n'en feront que du meilleur boulot et y aura moins d'arrêt de travail.

Après un silence consterné, l'ex-mannequin russe reprend :

— Je vais pas rester secrétaire toute ma vie vous savez : je prends des cours par correspondance pour être D.R.H.

— Il y a un aussi un nouveau lieutenant mais il n'est pas encore là, vous le verrez plus tard dans la matinée, enfin j'espère. Bon, je crois que je vous ai tout dit, ah non, Claude tient à ce qu'on l'appelle Madame, donc je compte sur vous pour accéder à cette requête.

A ces mots, Claude, il est vrai plus rayonnante que jamais dans son tailleur Chanel mauve et vert, fait le signe avec sa main droite d'un ciseau coupant la partie de son anatomie incriminée. Alors que les nouveaux ont suivi J.R. dans son bureau pour régler certaines questions administratives, les anciens tapent la causette près de la machine à café.

— Elle est un peu à la ramasse la Clémence, vous trouvez pas, Ghislain ?

— Vous êtes dure avec elle, moi je trouve qu'elle a l'air sympa.

— C'était juste un jeu de mot nul avec son nom.

— Et elle a un C.V. impressionnant, dit Palardoux qui ne semble pas avoir compris la blague.

— Oh non, me dites pas que vous êtes déjà amoureux, sinon on va pas s'en sortir.

— Mais non, je suis pas amoureux, je la connais même pas, se défend bien mal un Ghislain déstabilisé.

— Moi, je vous connais, Palardoux, je lis en vous comme dans un livre : vous avez déjà le béguin pour cette gamine et ça va pas aller en s'arrangeant.

Puis Clémence, Jeff et Irina sont de retour dans la pièce et Garrec investive Chabichou<sup>3</sup> :

— Le crâne rasé, c'est une conviction idéologique ou un choix esthétique ?

— Hein ?

— Non, rien, c'est bien ce que je pensais.

Un ange passe.

— Chef, au fait, il est pas là Jean-Gilbert ?

— Vous allez avoir un choc, Palardoux, je vous préviens, il a eu une révélation mystique le 25 déc...

— ALBATOR, ALBATOR, na na na na na, hurle un énerguemène déguisé en héros de dessin animé qui surgit dans la pièce tel un zébulon sorti de sa boîte.

— Qu'est-ce que c'est ? panique Ghislain en attrapant son arme.

— C'est rien, c'est moi, Jean-Gilbert ! Mais le dites à personne, officiellement je suis Albator désormais.

— Mais qu'est-ce qui vous arrive J.-G. ? Vous avez fait une overdose de crustacés avariés ou quoi ? Ca se soigne très bien vous savez, faut consulter quelqu'un : Mémé Chouchen en a fait une l'an dernier, elle avait des hallucinations incroyables, des femmes-requins, des hommes-chiens, on se serait cru dans une émission de Morandini à sa grande époque.

— Pas du tout : j'ai eu une révélation le 25 décembre en regardant l'intégrale d'Albator à la télé, ça a déclenché un truc en moi, c'était une expérience mystique intense Ghislain, je vous souhaite d'en vivre une un jour.

— Je crois que je m'en passerai, J.-G.

— Ne dites pas ça Ghislain, même les flics ont droit à une vie spirituelle.

— Putain, je sens qu'on va bien s'amuser cette année, dit Garrec devant une Clémence sous le choc.

— N'ayez pas peur Clémence, il est inoffensif, c'est un original, la rassure Ghislain.

---

<sup>3</sup> Jeff Chabichou n'est autre que le petit-fils du colonel Chabichou, croisé dans la Saison 1, Episode 6, *Pas de mariage et un enterrement*.

— Un libre-penseur, corrige J.-G., comme maître Verges, Caliméro et Van Gogh, je suis condamné à être incompris de mon vivant.

— Avant il collectionnait les Barbies et maintenant c'est Albator, rien d'inquiétant là-dedans, il a conservé son âme d'enfant, c'est tout, dit Ghislain, profitant de l'état de la jeune femme pour lui caresser discrètement le dos.

Soudain, le générique de « L'Agence tous Risques » retentit et J.R. attrape son portable :

— Allô, Shir-Kappan, élève du grand sorcier Bodduk de Ouagadougou. Oui, c'est le commissaire Tribouillard, Shir-Kappan c'est mon nom de shaman stagiaire, je vais bientôt être diplômé et... Oui, Monsieur le commissaire divisionnaire, j'envoie mes meilleurs hommes sur le coup. (Il raccroche.) Mes enfants, une prise d'otage nous attend, dit J.R. d'un ton grave.

9h43, épicerie « Barbichette », quartier de la Soupe aux Choux. Vingt-deux voitures de police entourent le boui-boui où un fou furieux retiendrait sous la menace d'une arme huit personnes, deux chiens dont un petit et quatre ou cinq dentiers inégalement répartis parmi les otages. Les flics du commissariat de Meaux sont là depuis vingt minutes, rien ne bouge à l'intérieur : négociatrice en chef, Sylvette Boléro, sur ordre de J.R., appelle au téléphone le forcené depuis un car de police :

— Bonjour Monsieur le preneur d'otages, ici Sylvette Boléro, je suis chargée de négocier avec vous, dit-elle d'une voix tremblante pour sa première intervention sur le terrain. Ca va ?

— Euh, oui, plus ou moins, répond le type décontenancé. Vous voulez quoi ?

— Savoir ce que vous voulez.

— Qu'est-ce que vous voulez que je veuille ?

— Ce que vous voulez, c'est à vous de voir, si vous voulez.

— Je veux rien que vous ne vouliez, ou pas, enfin je pense.

— Bon, ducon, tu te décides ? hurle Garrec qui a tout entendu de la conversation mise sur haut-parleur.

— C'est bon, vous énervez pas ! Je veux de l'argent. Vingt mille euros. Et une voiture.

— Si je puis me permettre, dit Sylvette, vous feriez mieux de demander un hélicoptère avec deux cent mille euros à bord.

— Deux cent mille ? C'est beaucoup non ?

— Vous avez huit otages d'après les témoins, à vingt mille par tête de pipe plus quarante mille pour le déplacement, on a le compte.

— C'est vrai, merci bien. Va pour l'hélico et les deux cents plaques.

— C'est moi qui vous remercie, monsieur. Au revoir, dit Sylvette en raccrochant.

— Putain, c'est quoi ce binz ?! éructe Garrec. T'es sa complice ou quoi ? File-lui ton numéro de compte tant que t'y es !

— J'aurais dû, vous croyez ?

— Du calme, du calme, reprend J.R. dérouté par l'échec de la négociation. Le mieux, c'est qu'on intervienne maintenant pour le surprendre. (Il attrape son talkie-walkie.) Ici le commissaire Tribouillard : la B.E.N., intervention immédiate !

A ces mots, un étrange engin est sorti par deux brigadiers d'un fourgon aux vitres teintées : c'est une sorte de catapulte dans laquelle prennent place une demi-douzaine de nains cagoulés en tenue d'infiltration, dont Troufignon, qui doit les propulser sur le toit de la supérette afin qu'ils y entrent par les conduits d'aération.

— Feu ! ordonne J.R.

Le tir est déclenché : contre toute attente, les nains s'envolent comme de petits obus et s'éclatent contre la vitrine. Encore sonnés, ils se font dégager à coups de pompe dans le derche par le preneur d'otages sous le regard médusé des inspecteurs.

— Bon, au fait quoi, maintenant ? demande Garrec, dubitative.

— On aurait besoin d'un miracle, répond Ghislain en se croyant dans un film américain à la noix où le héros arrive toujours dans une voiture de luxe au moment critique.

A ce moment critique, une Lamborghini d'un rouge flamboyant se gare en un créneau parfait à côté des voitures de police. Un homme bondit de la voiture : en santiags, cuir et poncho, il avance d'un pas décidé vers l'épicerie, sort un appareil enregistreur, murmure quelque chose et rentre dans le magasin malgré le périmètre de sécurité.

— C'est qui ce clown ? dit Garrec.

— Le lieutenant Angelo Margaritos, votre nouveau collègue, répond Jean-Rémi. Je l'ai appelé quand nous étions en route.

— Il sort d'où, ce zig ?

— G.I.G.N. portugais, brigade anti-terroriste en Corse, champion de ball-trap, de poker fermé et de course en sac. Une épée pour ainsi dire.

Dix secondes plus tard, Margaritos ressort de l'épicerie en tenant par le col le suspect menotté en larmes ; sans dire un mot, il le lance dans sa Lamborghini comme un sac à patates et repart en trombe.

— Il va au commissariat ? demande Ghislain.

— J'espère, répond Garrec, sinon c'est un kidnapping.

10h31, de retour au commissariat. Le lieutenant Angelo Margaritos entre sous les applaudissements en conduisant le suspect à la salle d'interrogatoire la plus proche ; J.R. se glisse entre les deux hommes en passant ses bras autour de leurs épaules.

— Je vois que vous avez déjà fait connaissance mais je vous présente officiellement le lieutenant Angelo Margaritos : il a beaucoup bougé mais son dernier poste était en Corse où il était le meilleur élément de l'île haut la main.

— C'était pas dur, y avait que des baltringues là-bas, c'est aussi pour ça que je suis ici, j'ai besoin d'émulation, de compétition avec des bons flics.

— Vous allez être servi ici, Angelo : le lieutenant Garrec est la meilleure flic du département, voire de la région.

— D'accord mais dans la catégorie « femme » ?

— Dans la catégorie « flic » : on fait pas de différence entre les sexes ici, monsieur Margaritos, rectifie J.R.

— Oui, je vois ça, dit Margaritos en regardant Claude avec mépris.

— Quel connard ce Margarita, chuchote Garrec à Palardoux mais assez fort pour que la personne concernée puisse entendre.

— C'est quoi cette bouteille d'huile ? demande Jean-Gilbert boudiné dans sa tenue Albator qui est en train de craquer au niveau du fessier suite à un abus de truffes au chocolat, marrons glacés et foie gras pendant les fêtes.

— Pas touche, Superman.

— Ne m'insultez pas Monsieur ou je vous provoque en duel : moi c'est Albator, rien à voir avec le ridicule handicapé en juste au corps bleu et rouge, s'énerve Jean-Gilbert en bombant le torse.

— Ouais, ben t'avise pas de toucher à mon huile, Albator. Je vais en avoir besoin pour interroger le preneur d'otages.

— Ca vous sert à quoi exactement ? demande Garrec, imaginant déjà toutes sortes de tortures à base d'huile inventées par ce sale type.

— Chacun a ses petits secrets, madame.

— Lieutenant, s'il vous plaît, appelez-moi lieutenant.

— Ok, lieutenant, est-ce que je cherche à vous extorquer votre recette du coq au vin, moi ?

— Fais gaffe, Margaritos ou c'est toi qui vas faire le coq dans ma recette.

— 10h34, début de l'interrogatoire avec le forcené, dit Margaritos à son dictaphone.

Sur ce, il s'enferme à double tour dans la salle, au grand étonnement de ses collègues qui écoutent à la porte mais n'entendent rien.

— J.R., où t'as trouvé ce type ?

— On me l'a chaudement recommandé, je te jure que c'est un bon, tu vas pas tarder à t'en apercevoir, Chantal. En plus il utilise la méthode douce, sans violence, ce qui n'est pas si fréquent chez le flic de base.

— Mais quand même : le coup de la bouteille d'huile, vous trouvez pas ça bizarre ?

— Mais non, chef : chacun trouve sa force où il peut, Popeye c'était bien les épinards, ben Margaritos c'est l'huile.

Clémence retient un petit rire qui n'échappe pas à Ghislain qui se dit qu'il vient de marquer un deuxième point.

— Tiens je crois que Moshé est là.

— C'est qui celui-là encore ? demande Garrec, exaspérée par cette affluence de nouvelles têtes.

— Moshé Ackenbaum, rabbin et agent spécial de la M.J.C.

— M.J.C ? Maison des Jeunes et de la Culture ? Ceux qui organisent des matchs de foot entre flics et racailles où les flics se ridiculisent ?

— Non, Milice Juive Communale, corrige le petit homme ressemblant à Danny de Vito.

— Moshé va bosser avec nous pour filer le Cheikh Jean-Paul, explique J.R.

— Cheikh Jean-Paul ? C'est quoi ça ? On dirait un titre de sketch de Dieudonné.

— Un intégriste converti très dangereux qui tente de se faire exploser depuis deux ans.

— Et il a pas encore réussi ? C'est pas une lumière le type !

— Il est peureux et douillet et il y arrive pas mais rien ne nous dit qu'un de ces quatre, il va pas trouver le courage de se faire péter ainsi que tout le monde autour de lui.

— Moshé, c'est quoi ce truc que vous avez sur la tête ? demande Garrec.

— Une kippa mille-feuilles.

— Une kippa mille-feuilles ?

— Oui, y a des petits salopiauds qui s’amusent à enlever ma kippa dans la rue alors j’ai inventé la kippa mille-feuilles : elle est constituée de cinq kippas superposées, ainsi quand on m’en enlève une, il m’en reste quatre.

— Fallait y penser.

— J’ai déposé le brevet et bientôt ça sera commercialisé dans le monde entier, enfin à Jérusalem d’abord, pour lutter contre les antisémites plaisantins.

— Bon, dit J.R., je vois que tout avance pour le mieux : Margaritos a notre preneur d’otages en main, et vous Garrec et Palardoux vous avez de quoi faire pour aider Monsieur Ackenbaum. Ramenez le Cheikh Jean-Paul au plus vite et en douceur, inspirez-vous de votre nouveau collègue.

— On n’y manquera pas, répond Garrec en serrant les dents.

10h56, centre commercial Nana Mouskouri. Pendant que Garrec gare leur nouvelle voiture de fonction n’importe comment sur le parking, à l’arrière, Moshé remet en place sa kippa mille-feuilles :

— Ma kippa a du mal à résister à votre manière de conduire, lieutenant, vous êtes sûre que vous n’avez pas dépassé la limite de vitesse autorisée ?

— Quelle limite ? On va empêcher un terrible attentat et vous voudriez que je roule comme une tortue asthmatique en phase terminale ?

— Quand c’est elle qui conduit, j’ai qu’à fermer les yeux et j’ai l’impression d’être dans « Starsky et Hutch », dit Ghislain admiratif.

— C’est ça, et Claude elle fait Huggy les bons tuyaux ! Putain, Ghislain, vous avez coulé une bielle ou quoi ? Moi qui espérais qu’avec le changement d’année vous auriez gagné en maturité.

— Il a l’innocence, la fougue et la naïveté de la jeunesse, lieutenant, vous pouvez pas lui reprocher, dit le rabbin avec le ton conciliateur qui sied à son rang.

— Il a surtout la connerie des jeunes trouducs, oui.

— Chef ?

— Quoi, Ghislain ?

— Je me demandais un truc : comment on va faire pour empêcher Jean-Paul de se faire sauter ? « Quand une personne veut se faire sauter, elle finit toujours par arriver à ses

fins », c'est ce que dit mémé Chouchen, mais en y réfléchissant je me demande si elle pensait vraiment aux poseurs de bombes.

— J'en sais rien, moi, faut demander à Monsieur le rabbin, c'est lui le spécialiste ès mecs dangereux qui s'appellent Jean-Paul.

— D'après mon expérience, le mieux est de l'amadouer avec des friandises. Mars, Twix, Kinder Bueno, et même des fraises Tagada les jours de grève.

— Des fraises Tagada les jours de grève ? Ce type est vraiment dingue alors ?

— J'en ai bien peur, lieutenant. A la M.J.C., on l'a à l'œil depuis presque deux ans et on sent qu'il est prêt à passer à l'acte maintenant.

— A quoi vous voyez ça ?

— On le voit pas, on le sent : il ne met plus d'eau de toilette.

— Ah ?! C'est mauvais signe ?

— Sur la fin, Khaled Kelkal lui-même refusait tout after-shave. Vous voyez le tableau.

— Pas vraiment mais c'est vous l'expert.

Ils descendent tous les trois de la voiture et entrent dans le centre commercial bondé pour cause de premier jour des soldes, quand Ghislain a la présence d'esprit de s'inquiéter sur le moyen de se procurer les fameuses friandises pour appâter le criminel potentiel :

— Merde, y a pas de distributeurs ici, comment on va faire ?

— Allez à la supérette mais dépêchez-vous Ghislain, nous on va le chercher pendant ce temps.

— Mais comment je vais vous retrouver, moi ?

— Palardoux, ne faites pas l'enfant : on vous envoie un S.M.S pour vous dire où on est dès qu'on l'a trouvé.

— Mais si ça capte pas ?

— Ghislain, exécution : allez acheter ces cochonneries et traînez pas au rayon jeux vidéo ou magazines de foot.

11h06, au rayon lingerie. Garrec et Ackenbaum tombent sur le Cheikh Jean-Paul, bizarre barbu en djellaba qui tire au flanc l'air de rien :

— Regardez : c'est lui, là.

— Qui ? Le petit gros à l'air pervers qui caresse le string panthère ?

— Non : derrière.

— Le géant qui fait les poches de la vieille femme moustachue ?

— Non, c'est une femme.

— Je sais, c'est ce que j'ai dit en parlant d'« une vieille femme moustachue »

— Non, le géant qui lui fait les poches, lui aussi c'est une femme.

— Merde, la nature est capricieuse parfois. Mais ça me dit pas où est le terroriste.

— Le terroriste ? Où ? demande un jeune vigile maghrébin qui les suivait depuis leur entrée dans le magasin, les prenant pour un vieux couple de pickpockets.

— Chut, pas d'inquiétude, on est flics. Restez là, on va avoir besoin de vous...

— Mohamed, répond le vigile toujours coopératif avec les forces de l'ordre, du moins depuis qu'il est sorti de prison après avoir purgé neuf ans pour le meurtre de sa grand-mère hémiplegique.

— Merde, il a déjà une friandise, enrage le rabbin. C'est le jeune qui bouffe un Nuts au rayon lingerie grande taille, précise-t-il à l'intention de Garrec.

— Un Nuts ? Je vois rien.

— C'est normal, il est planqué derrière deux obèses.

— C'est la dernière fois que je traque un terroriste dans un centre commercial le premier jour des soldes, surtout au rayon lingerie grande taille, on n'a aucune visibilité.

— Le mieux, c'est de le ceinturer : où est votre collègue ?

— Je sais pas, je lui ai envoyé plein de messages, il répond pas, ce con.

— Vous avez des menottes ?

— Vous me prenez pour une truffe ou quoi ? Bien sûr que j'ai des menottes ! (Tout en disant ces mots, elle se souvient que Max ne les a pas remises dans son blouson après en avoir fait usage la veille au soir.) Euh, en fait, je préfère faire ça à l'ancienne. Mohamed, aidez-nous à coincer ce type.

— Pas de problème, j'ai fait dix ans de rugby, dit le vigile qui exagérait un peu vu qu'il n'avait joué au rugby qu'un demi-trimestre en quatrième et qu'il était plus souvent à l'infirmerie que sur le terrain.

— Go ! hurle Garrec.

Au signal, Mohamed, Ackenbaum et elle courent vers le suspect qui voit clair dans leur jeu : l'islamiste converti lâche courageusement son Nuts, raffûte le vigile, pousse une femme enceinte — au moins de triplés pour être aussi énorme — et aveugle l'agent de la M.J.C. en lui balançant une poignée de soutif à la face. Il prend la fuite à grandes enjambées

via les escalators ; Garrec se lance à ses trousse, retardée par les pauvres zouaves que le Cheikh Jean-Paul bouscule sur son chemin. Sur le parking, la course poursuite s'achève :

— Il est où, sa mère ? dit Mohamed tout essoufflé.

— Vous croyez qu'il est parti avec des complices ? demande Moshé tout aussi épuisé.

— Je crois qu'il comptait s'évader en hélico, dit Garrec en désignant le petit hélicoptère pour enfants où le terroriste pas très fute-fute s'est coincé le postérieur.

Palardoux arrive à son tour la gueule enfarinée, les bras chargés de Kinder Bueno, Kinder Country, Kinder Pingui et autres Kinder Merde en Barre :

— Je me rappelais plus ce qu'il fallait prendre alors j'ai pris un peu de tout, même des Kinder Pingui au cas où... J'avoue que c'est mes préférés les Pingui, c'est trop bon.

— Palardoux : c'est pas trop tôt, mais où étiez-vous passé, nom de Dieu ?

— J'ai rencontré Pat-Fab<sup>4</sup>, il bosse ici maintenant, on a un peu discuté.

— Vous vous foutez de ma gueule ? Ca fait un quart d'heure que je vous envoie des messages.

— Ca doit pas capter à la cafét'.

— Quoi ? Vous étiez à la cafét' avec cette tête de nœud de chef de rayon surgelés pendant qu'on attendait du renfort pour arrêter un terroriste ? Dites-moi que c'est une blague, Ghislain, ou y a un coup de boule qui va partir !

— Mais chef, il était pas bien, il avait besoin de parler à quelqu'un et comme c'était l'heure de sa pause, il m'a proposé d'aller prendre un café et une tarte au citron à la cafét' et j'ai pas osé dire non.

— Je retire ce que j'ai dit, lieutenant Garrec, c'est vous qui avez raison : il est vraiment con, ce gosse.

— Une tarte au citron ? Elle était bonne au moins ?

— J'en ai eu deux pour le prix d'une grâce à P.F. qui est sorti avec la fille qui tient la caisse, alors je vous en ai ramenée un bout, dit Ghislain en sortant un kleenex miteux de la poche de son manteau. Bon, elle est un peu écrasée mais...

— Ghislain, ne dites plus rien jusqu'à ce soir, ça vaut mieux pour vous.

11h24, près du petit hélicoptère clignotant autour duquel se sont rassemblés les badauds. Mohamed le vigile et trois de ses collègues bosniaques essaient de désincarcérer le fugitif, alors qu'arrivent sur le parking les renforts appelés par Garrec :

---

<sup>4</sup> Voir Saison 1, Episode 2, *Façon Puzzle*.

— Je me demande s’il va pas falloir téléphoner aux pompiers, ce type a dû abuser des Nuts pour avoir un si gros cul, dit Garrec.

— Un Kinder Pingui, chef ? propose Palardoux la bouche pleine de Kinder Pingui.

— J’ai une tête à bouffer des Kinder Pingui ?

— Euh, non. Je m’inquiète pour Pat-Fab : il a beaucoup maigri et je lui trouve le teint terne, le cheveu mou et l’œil éteint. Il doit pas manger de Kinder Pingui à mon avis.

— Palardoux, qu’est-ce que vous en avez à foutre de ce pauvre Merluchon ?

— Je sais, je m’attache trop facilement, c’est mon problème.

— On s’attache à un chien, Palardoux, pas à un chef de rayon surgelés analphabète à la dérive qui vend ses doigts pour se payer de la bière.

— Le jugez pas, chef, Pat a eu une enfance difficile : son frère jumeau est mort dans un accident d’avion au-dessus du Pacifique, son corps a été mangé par les requins, sa mère qui était la meilleure amie de mère Térésa, est morte de la lèpre à Calcutta, son père, il l’a jamais connu, sa mère a pas avoué mais il a de bonnes raisons de penser que c’est Bob Denard.

— Ghislain, vous pensez pas que ce mec vous a raconté des mythes ?

— A non, j’avoue que j’y ai pas pensé une seconde.

— C’est un affabulateur, ça crève les yeux, si ça se trouve c’est pathologique. Mais je sais même pas pourquoi je parle de ça, on a une enquête sur les bras je vous rappelle.

12h02, au même endroit. Les vigiles sont parvenus à libérer le Cheikh Jean-Paul de son hélico argenté et Ghislain découvre son visage sous sa chéchia :

— Mais c’est Popol. Popol, qu’est-ce que tu fous là, mon vieux ?

— A c’qui paraît, je suis un dangereux terroriste.

Cinq minutes plus tard, les deux flics, le rabbin et le converti à l’Islam sont dans une voiture<sup>5</sup>, Ghislain assis à l’arrière, discute avec son copain de karaoké :

— Alors, t’es toujours fan de Claude Barzotti, Popol : je connais personne meilleur que toi pour chanter « Je suis rital et je le reste ».

— Ouais, Barzotti, c’est vrai qu’ça le fait mais j’ai trouvé mieux pour faire craquer les gonzesses : tu sais le chevelu qui chantait « j’ai attrapé un coup de soleil, un coup d’amour, un coup de je t’aime ».

---

<sup>5</sup> Non, ceci n’est pas le début d’une histoire drôle tirée de l’anthologie des meilleures blagues de Carlos.

— Ah ouais, je vois qui tu veux dire, à un moment il dit « si c'est rêve, t'es super belle ».

— Exact, toi, t'es un bon mon pote. Entre nous, j'ai jamais compris pourquoi t'étais devenu flic, t'avais du potentiel, t'as fait des études, t'aurais pu au moins être prof de Français en collège, ou même chanteur à textes.

— J'aime mon boulot, Popol, mais c'est vrai que j'écris des chansons, je t'en chanterai une à l'occasion. Bon, revenons à nos moutons : on va avoir besoin de toi dans cette enquête.

— J'suis pas une balance, moi. Je dirais jamais rien, foi de musulman.

— Fais-le pour moi, au nom de notre amitié.

— Tu pourrais me brancher avec Sandrine, la rouquine du bar avec l'appareil dentaire ? J'ai peur d'être seul pour la Saint-Valentin.

— C'est la fille du patron, elle a quinze ans !

— Bon, j'dirais rien.

— Ok, va pour Sandrine.

— Alors c'est Mustapha al-Slipoum que vous devez chopper, c'est mon père spirituel, c'est lui qui m'a tout appris.

— Et il est dangereux ?

— Autant que peut l'être un type dont le « fils spirituel » est un obsédé barzotiphile bouffeur de Nuts, conclut Garrec en enclenchant la cinquième à proximité d'une maternelle.

12h15, au commissariat de Meaux. Alors que J.-G. fait la toupie dans sa tenue d'Albator, un livreur entre dans le hall du commissariat :

— C'est bien ici la commande de douze vautours morts ?

— Quoi ? C'est une blague ? On n'est pas le premier avril pourtant.

— Je dois livrer ça au commissariat de Meaux, c'est ici ?

— Oui, mais.

— Y en a quatre sacs isotherme : je vous les mets où ?

— J'en sais rien, moi, des vautours morts vous dites ? On n'est pas équipé pour. Bon, je vais voir avec le commissaire, attendez une minute.

Deux minutes plus tard, dans le bureau de J.R. :

— Ah ? Ca y est, mes vautours sont arrivés, on va pouvoir passer à l'action.

— Vous comptez faire quoi avec des vautours morts, si c'est pas indiscret ?

— Très simple, J.-G., très simple : je vais lire l'avenir dans les tripes de ces volatiles, ça m'aide à deviner la marche à suivre pour empêcher un fou furieux de se faire exploser façon puzzle en semant la panique dans notre bonne vieille ville de Meaux qui n'en mérite pas tant.

— On peut pas utiliser des méthodes plus traditionnelles et moins puantes, genre la déduction ?

— Jean-Gilbert, ôtez-moi d'un doute : vous êtes standardiste et je suis commissaire, ou l'inverse ? Par conséquent, limitez-vous à répondre au téléphone et à accueillir les gens dans le hall.

— D'accord chef, moi ce que j'en disais...

— Et vous avez de la chance que je vous laisse vous habiller comme ça, c'est pas très réglementaire. On dirait un vieux travelo sur le retour voulant s'incruster à une soirée de geeks attardés.

— Albator ne s'abaissera pas à vous répondre, dit J.-G. en tournant les talons.

Alors que Jean-Gilbert retourne à son poste, il aperçoit Margouling discutant avec la jeune Clémence Ramasse :

— Tchang Margouling, expert médico-légal. Vous êtes nouvelle ici ? dit-il en lui faisant un baise-main.

— Oui, Clémence Ramasse, inspecteur. Enchantée : est-ce que vous êtes aussi froid, cynique et blasé que les experts médico-légal qu'on voit dans les séries policières ?

— Non, je crois pas, je pense pas être froid en tout cas mais faudrait demander à mon ex. J'ai entendu parler de vous, Clémence, surtout de ce que vous avait mis aux frères Bogdanov, j'ai vu les images sur Internet, vous les avait humiliés comme il faut.

— Merci, mais j'ai aucun mérite, c'était facile.

— Je vous invite à déjeuner tout à l'heure ?

— Euh, oui, pourquoi pas.

— A tout à l'heure alors. Ah, te voilà J.-G., je te cherchais: j'ai bien reçu ton mail la semaine dernière et je t'ai dégoté des petites merveilles pour ta nouvelle collec Albator, à prix d'ami, bien sûr, tu me connais.

— Fais voir.

Tchang étale son matos sur le sol du hall d'entrée et J.-G. examine les pièces une par une, jugeant de leur qualité avec le sérieux et la précision d'un commissaire priseur psychorigide.

— D’où ça vient ?

— Secret professionnel.

— Mais tu trouves pas qu’il a un bras plus court que l’autre cet Albator ?

— Non, pas spécialement, c’est peut-être toi qui devrais aller chez l’ophtalmo.

— Tu me fais le tout à combien ?

— 2000.

— 2000 francs ?

— 2000 euros, t’es bien le dernier plouc à parler encore en francs.

— 1500 ?

— 1500 et tu dis à la nouvelle de sortir avec moi.

— Clémence ?

— Oui, Clémence : je suis pas désespéré au point de vouloir me taper un psy skinhead qui revient d’Irak ou un vieux en poncho qui se trimbale partout avec sa bouteille d’huile.

— Tu sais, je veux pas te casser ton coup mais je crois qu’y a un truc entre elle et Ghislain.

— Palardoux ? Ce petit merdeux qu’est bâti comme un coton-tige usagé ? Elle aussi elle a des problèmes de vue ou quoi ? Faudrait être carrément aveugle pour préférer Palardoux à moi, ça fait des semaines que je travaille mes pecs ! dit Margouling en arrachant sa chemise pour prouver ses dires.

14h12, feu rouge au croisement de l’avenue du Laurier et de la rue Kim Jong-II. Le Cheikh Jean-Paul au frais en cellule, Garrec, Palardoux et Ackenbaum ont eu le temps de se faire une pause sandwichs en méditant sur les aveux du terroriste froussard. D’après lui, le cerveau du réseau dormant de Meaux, Mustapha al-Slipoum, aurait pour planque l’arrière-boutique d’une épicerie arabe.

— Ghislain, vous êtes sûr qu’il est fiable votre Popol ?

— Quoi ? Mon...hum hum.

— Non, je voulais dire, votre ami Jean-Paul : il nous raconte pas des salades avec cette histoire de Mustapha al-Slipoum qui l’aurait formé au rudiment de l’Islam et de la lutte armée en milieu urbain hostile ?

— Je me porte garant de lui, chef, c’est un brave type, Popol : la preuve y a deux ans quand Mémé Chouchen s’est cassée la margoulette en faisant de l’escarpolette.

— La margoulette, l'escarpolette : vous avez recommencé à fumer ?

— Non, non, pas du tout, j'aime bien faire des rimes de temps en temps. Bon, je continue : elle s'est démise la hanche et heureusement Popol était là, à faire le con sur le toboggan et il a porté Mémé Chouchen jusqu'à chez elle.

— C'est gentil de sa part, mais c'est quand même pas un exploit.

— Sauf que Mémé Chouchen, elle fait bien ses cent cinquante kilos et on était à quatre kilomètres à pied de sa maison.

— Ah oui, effectivement, dans ce cas.

— Si je puis me permettre, votre ami est quand même un islamo-taré inspiré par les attentats de New York, Londres et Madrid, intervient le rabbin.

— Je vous rappelle qu'on n'a rien trouvé sur lui, pas d'explosifs, pas de bonbonnes de gaz ni de clous, même pas un petit bâton de dynamite dans les chaussettes, précise Garrec.

— Ouais, il avait même son ticket de caisse pour le Nuts, renchérit Palardoux.

— Il voulait peut-être faire une attaque bactériologique.

— Ecoutez, Ackenbaum, avec tout le respect que je vous dois, je crois que vous feriez mieux de vous occuper de commercialiser votre kippa chausson aux pommes et de laisser la police faire son travail.

Le reste du trajet se fait en silence et ils arrivent devant une petite épicerie arabe du centre-ville, Garrec entre la première suivie d'Ackenbaum, Ghislain admirant les plats à tajine en vitrine. Il essaie de marchander le prix d'un plat et se fait rabrouer :

— Eh, tu te crois où, mec ? On n'est pas au souk de Marrakech ici et puis la colonisation, c'est fini, le prix c'est le prix. T'essaies de marchander avec la caissière toi quand tu vas au Promo Coco ?

— Euh, non.

— Bon, ben ici, c'est pareil, c'est parce qu'on est arabe que tu veux nous arnaquer ? Et puis d'abord c'est qui ce juif, là ?

Sans s'attarder, ils vont dans l'arrière boutique où Garrec n'en croit pas ses yeux : elle qui s'attendait à trouver Mustapha al-Slipoum en train de préparer une bombe sale, le plan de Meaux dans une main, le Coran dans l'autre avec un prêche de Tariq Ramadan en fond sonore, c'est un tout autre spectacle qui s'offre à elle (et au rabbin au bord du collapsus). Deux jeunes hommes aux physiques d'étudiants en Lettres modernes absentéistes font des crêpes à qui mieux-mieux au son d'Annie Cordy.

— Miam, des crêpes, j'ai faim, j'en prends une, dit Ghislain en s'emparant d'une crêpe dorée et encore chaude tout en fredonnant « Chaud cacao ».

— Non, elle sont piégées, recrachez ! intervient un des jeunes en dreadlocks et tablier de cuisine, mixe improbable de Joël Robuchon et Doc Gynéco.

— C'est vraiment pervers ça, c'est encore les plus gourmands qui vont partir les premiers.

— Palardoux ?

— Oui, chef ?

— Vous dites vraiment n'importe quoi des fois.

— Je sais, on me l'a déjà dit.

— Mettons les choses au clair : qui êtes-vous et où est al-Slipoum ?

— Moi c'est Paulus Tigrin, lui c'est Ludovic Truelle, on fait partie du F.B.I.

— Y'a du calva dans vos crêpes ?

— Pas le F.B.I. américain, le Front Breton Indépendantiste. Mustapha s'est déconverti à l'Islam y'a deux semaines pour rejoindre notre cause, il a été bretonnisé par un druide agréé et s'appelle Jocelyn Gourvennec maintenant.

— C'est pas le nom d'un ex-joueur de foot ? demande Palardoux.

— Et un sacrément mauvais, complète Garrec. Me regardez pas comme ça, Ghislain, j'y connais que dalle au ballon mais Géraldine collectionnait les vignettes Panini quand elle était petite. Bon, les deux zigomars, ça ne nous dit pas ce que vous foutez ici ?

— C'est Jocelyn qui nous a installés là tous les trois la semaine dernière pour qu'on puisse installer une fabrique clandestine de crêpes piégées, d'ailleurs on en a déjà distribuées pas mal aujourd'hui : avec ça, le F.B.I. va prendre une autre ampleur, c'est sûr !

— Tous les trois ? Où est le troisième ?

— Philippe s'est suicidé y'a deux jours, il est dans la baignoire dans la pièce d'à côté.

— Je confirme, dit Ackenbaum en voyant le corps en peignoir qui y est étendu.

— Vous auriez pu le mettre ailleurs, dans un trou par exemple. Et pourquoi il a fait ça, un brusque dégoût des crêpes ?

— Non, c'est qu'y'avait plus d'eau chaude.

— Quoi ? Ce mec s'est tué parce qu'il allait devoir prendre une douche froide ?! C'est ridicule !

— Pas tant que ça, chef, intervient Palardoux. Figurez-vous que mon oncle, le gros Raymond, il s'est tranché les veines y'a trois ans de ça parce que ma tante avait fini le beurre allégée. A quoi ça tient, la vie...

— Je ferais comme si je n'avais rien entendu. Ghislain, coffrez ces brêles bretonnes, lancez un avis de recherche pour le patron de l'épicerie qui a dû se tirer, appelez le commissariat pour notre suicidé qui n'a pas inventé l'eau tiède et la brigade de déminage pour inspecter ces crêpes.

— Bien, chef.

— Ackenbaum, vous allez où ?

— Je me tire, c'est plus mon affaire, la Bretagne peut être indépendante ou rattachée au Pérou, je m'en balance comme du devenir de mon prépuce !

— Sur un autre ton, mon vieux ! Al-Slipoum court toujours, vous êtes encore sur le coup : rassemblez vos hommes de la M.J.C., vous avez des crêpes explosives à retrouver !

— Ok, ok, dit le rabbin en prenant son portable pour alerter ses collègues.

— Chef, vous croyez que je peux prendre des dattes avant de partir, c'est pour Troufignon, il en raffole.

— Oui, mais dépêchez-vous, on doit arrêter al-Slipoum avant qu'il ne commette l'irréparable.

— Vous croyez que je risque rien avec les dattes ?

— Vous êtes allergique à ça aussi ?

— Non, chef, c'est pas ça, c'est juste que j'ai peur qu'elles soient piégées.

14h58, crêperie « Au Pont-Aven », 18 rue de la Nouillasse. Garrec et Palardoux, grâce aux deux Bretons coopératifs, sont devant la base arrière de Mustapha « Gourvenec » al-Slipoum ; au même moment, des rabbins traquent inlassablement tous les mangeurs de crêpes de la ville pour éviter un désastre. Il y a des blessés et des morts. Certaines crêpes explosent ; des kippa mille-feuilles aussi ; les mille-feuilles n'explosent pas ; certaines kippas non plus.

— Quelle journée, chef ! dit Ghislain en avalant un vieux bout de Kinder Pingui tout fondu qu'il gardait au fond de sa poche. Vous croyez qu'on va lui mettre la main dessus ?

— Espérons-le, tout ce cirque commence à me pomper sévère.

Les deux flics pénètrent dans la crêperie aux stores baissés malgré l'écriteau « Fermé pour inventaire », Garrec explosant le verrou avec son arme. Une vision d'horreur s'offre à eux : à défaut d'indépendantistes bretons surarmés, ils tombent sur une bande d'écologues.

terroristes en tee-shirt du PETA avec uzi à la ceinture qui mangent du riz cantonnais en cercle dans une pièce tapissée de posters de Brigitte Bardot et d'Eve Angeli.

— C'est quoi ça ? dit Garrec. Vous êtes qui, putain ?

— Y'a personne parmi vous qui s'appelle Jocelyn ? Ou Mustapha ? demande Palardoux un peu perturbé.

Au même moment, à huit cents mètres de là, le goûteur de crêpes officiel de Jean-François Copé est tué sur le coup en ingurgitant une pâtisserie piégée du F.B.I.

15h25, commissariat de Meaux. Max Desjardins, sapé comme un milord pour l'occasion, se tient droit comme un I dans le bureau de J.R. pour demander sa réintégration dans la brigade de Meaux :

— Tu comprends, Jean-Rémi, maintenant que c'est presque officiel entre moi et Chantal, j'ai envie de bosser ici.

— Faut d'abord que tu me remplisses un questionnaire, dit J.R. en tendant une feuille à Max qu'il lit à voix haute.

— 1. Pointure de chaussures. Pointure de chaussures ?

— J'ai une incompatibilité congénitale avec les gens qui ont une pointure impaire... Oh merde, je l'ai dit, maintenant tu vas tricher.

— Non, c'est bon, je fais du 42, tu veux vérifier ? Je continue : 2. Signe du zodiaque. 3. Signe du zodiaque chinois. 4. Casier judiciaire. 5. Nom de l'animal de compagnie...

— Laisse tomber ce questionnaire, j'ai une meilleure idée : tu vas passer des épreuves. Si t'en réussis trois, tu fais partie de la maison. Première épreuve : écrire un polar.

— Quel intérêt ?

— Pour combattre mes insomnies.

— Mais je sais pas écrire, moi.

— Allez, fais pas ton modeste, tout le monde sait écrire, je te demande pas de me pondre « La recherche du Temps Perdu » ou le dernier Maxime Chattam, juste un petit polar d'une centaine de pages minimum. Sers-toi de ton expérience de détective, t'as dû en voir des vertes et des pas mûres.

— Bon, d'accord, je vais essayer.

— Deuxième épreuve : on m'a dit que t'avais plein de déguisements d'animaux : je veux que tu te pointes dans la chambre de Copé un matin, que tu le réveilles déguisé en ours et que tu simules un acte sexuel inter-espèce.

— C'est un gag ?

— Bien sûr que non. Et il me faudra une preuve, sinon c'est trop facile : tu prendras des photos, en plus on sait jamais, ça pourra toujours servir comme moyen de pression s'il vient à nous chercher des noises.

— Il me semble que tu devrais plutôt lui être reconnaissant à Copé : tu te rends compte que c'était Chantal qui aurait dû être nommée commissaire à ta place ?

— En attendant c'est moi le chef, alors un peu de respect !

— Excuse-moi J.R., je me suis emporté. Et la troisième épreuve ?

— On reforme les « Tout pourris », le groupe de punk qu'on avait dans les années 80 avec Chantal.

— C'est l'époque où vous sortiez ensemble, c'est ça ?

— Oui, c'est ça. (Silence pesant.) Bon, tu dois convaincre Chantal de se remettre au chant, moi je reprends ma guitare, par contre Octave Citrouille qui jouait de la basse est mort sur un chantier écrasé par un tractopelle alors faut un autre bassiste.

— Je le remplace si tu veux ?

— Ok mais tu passes une audition d'abord, si t'es mauvais, je veux pas de toi dans le groupe. Et il faut que tu nous dégotes un batteur.

— Il est mort lui aussi ?

— Norbert Chamallow ? Non, pas à ma connaissance mais il est devenu bouddhiste et aux dernières nouvelles il arnaquait les touristes dans un ashram en Inde.

— C'est pas facile ce que tu me demandes là, Jean-Rémi.

— Je sais mais j'voudrais pas crever avant la reformation des « Tout pourris ».

— T'as des problèmes de santé ?

— Non, non, on a annulé mon opération du cerveau, c'est que ça va mieux je suppose.

— Tu me laisses combien de temps pour les trois épreuves ?

— Disons un mois, mais si t'as fini le polar avant ça m'arrangerais, j'ai rien à lire aux toilettes à part « Le bulletin mensuel de la police de Seine-et-Marne »...

— Pourquoi tu vas pas dans une librairie ou à la bibliothèque ?

— Je peux pas, j'ai la phobie des librairies, un traumatisme dans mon enfance, et aussi celle des bibliothèques pour d'autres raisons qui me sont propres, j'ai pas envie d'en parler.

— Je comprends, dit Max d'un air profond à la André Dussolier.

16h08, zoo « Sim » de Meaux. Garrec et Palardoux, passablement sur les nerfs, entrent dans l'établissement à contre-courant de la foule qui s'enfuit, poursuivie par une horde de pandas furieux, de gnous fatigués, de bébés girafes et de singes hurleurs.

— Chef, les écolos qu'on a arrêtés disaient vrai ! Mustapha, enfin Gourvennec, ou plutôt Johnnie Wishbone comme il se ferait appeler maintenant, c'est bien un bio-terroriste qui a libéré tous les animaux du zoo de Meaux comme un zozo débilo à vau-l'eau !

— Arrêtez ça tout de suite, Ghislain, j'ai assez de problèmes comme ça sans avoir à supporter vos rimes à la con ! On va trouver ce Mustapha, Wishbone ou quel que soit son nom, le foutre au trou et on essaiera de comprendre plus tard le pourquoi du comment. Maintenant sortez votre arme et tirez si vous voyez un marsupial.

— Genre un kangourou ?

— Oui, je les déteste.

Cent mètres et trois kangourous abattus plus loin, Garrec et Palardoux aperçoivent un type vachement chelou qui fout des coups de pied dans le cul d'un zèbre pour le forcer à s'enfuir :

— Mais barre-toi, coco, t'es libre, maintenant, libre !

— Mains en l'air, Wishbone ! ordonne Garrec.

Il n'en faut pas plus pour que l'individu se carapate en quatrième vitesse, laissant les deux flics baba :

— Ghislain, remuez-vous, coincez-moi ce sagouin !

— J'y vais, chef ! dit Palardoux en s'élançant à sa poursuite.

L'inspecteur, n'écoutant que son courage, se jète sur le dos du zèbre tel un cow-boy en milieu exotique, en criant « Hue, dada, hue ! ». Le résultat ne se fait pas attendre : l'animal l'envoie valdinguer sans aucune pitié. Au sol, Ghislain fait un roulé-boulé pour éviter un hippopotame, alors qu'au loin il distingue le fuyard se faire attaquer par une meute affamée de chèvres du Congo — les plus féroces d'après tous les chèvrologues interrogés. L'homme s'écroule soudain, frappé au visage par une noix de coco : c'est Garrec qui la lui a lancée depuis une voiturette chargée de distribuer la nourriture aux animaux, à bord de laquelle elle monte le suspect complètement sonné. Palardoux la rejoint quelques instants plus tard :

— Vous avez eu Wishbone, chef, bravo !

— Qu'est-ce que vous racontez ? Moi c'est Francky, Francky la Fouine pour les intimes.

— Qui vous a agressé ? demande Garrec en voyant un manche de couteau sortant de sa poitrine.

— Personne, pourquoi ? Ah, vous parlez de ça ? C'est rien, vous en faites pas, ça fait trois ans que j'ai ce couteau de cuisine planté dans le cœur, une banale dispute conjugale avec Mathilde, mon petit bouchon... Les toubibs disent que je meurs si on le retire alors j'y touche pas, c'est ce que j'ai de mieux à faire.

— Sans doute, mais qu'est-ce que vous foutez là à ouvrir les cages des animaux ?

— Je rends un coup de main à un pote, c'est tout.

— Al-Slipoum ? Enfin, comment, Gourvenec ? Aidez-moi, Ghislain, je m'y perds !

— C'est Johnnie Wishbone, je crois.

— Oui, j'avoue, c'est une idée de mon pote Johnnie de libérer les bêtes, il les adore vous savez.

— Et on peut le trouver où votre pote ? Au siège de Greenpeace ?

— Bah non, chez lui. J'ai rendez-vous tout à l'heure pour qu'il me donne le reste du fric qu'il m'a promis, il m'a laissé sa carte.

Francky la Fouine tend à Garrec une carte de visite tape-à-l'œil où figure une moto en surimpression, avec ce texte : « Bobby Babouche, cascadeur de l'extrême ».

16h40, 11 impasse du Ver luisant. D'après la carte, c'est ici que se trouve la piaule de Bobby Babouche, le cascadeur fou. Garrec et Palardoux descendent de voiture dans laquelle Francky la Fouine est menotté à la portière.

— Vous croyez que c'est un autre pseudo d'al-Slipoum ce blaze ?

— Je pense pas, chef, Bobby Babouche est bien connu des amateurs de grass track dont je fais partie. Il est réputé pour ses performances en mini-moto, c'est un des meilleurs de France pour tout dire. Je sais pas très bien quel est le rapport avec al-Slipoum, du coup.

— Décidément, cette enquête me fatigue, dit Garrec. Qu'on en finisse, j'en ai vraiment ma claque.

— Je veux voir mon avocat ! se plaint Francky à l'arrière.

— Ta gueule, la Fouine ! répond le lieutenant en tapant sur la vitre.

Voyant la porte entrouverte, Garrec et Palardoux entrent dans l'appartement d'où s'échappent d'insupportables vrombissements : à l'intérieur, un nazebroque en casque affublé du gigantesque logo de son sponsor « Brioches Pasquier » fait de la mini-moto sur les murs parsemés de traces de pneus et l'ensemble du mobilier.

— Bobby Babouche ! s'écrie Ghislain, émerveillé.

— Stop ! hurle Garrec en tirant un coup de feu dans le plafond.

L'homme s'immobilise et enlève son casque :

— Vous êtes dingues ?! Qu'est-ce que vous me voulez, je m'entraîne ! J'ai un gala hyper important, ce week-end !

— Lieutenant Garrec, inspecteur Palardoux. On cherche un terroriste qui au cours de ces derniers mois s'est fait appeler Mustapha al-Slipoum, ça vous dit quelque chose ?

— Bah oui, c'est le nom musulman de mon frère, quand il était musulman j'veux dire. Après il a été Breton, écolo, ce genre de conneries. Il est très cyclothermique, vous savez.

— On dit cyclothymique, reprend Ghislain.

— On a bien compris qu'il était à la masse, renchérit Garrec. On peut savoir où il est, cet animal de foire ?

— Au siège de Greenpeace ? tente Palardoux en reprenant une réplique de sa supérieure.

— Oh non, c'est fini tout ça, il est plus écolo maintenant, il est altermondialiste tendance anti-capitaliste hard. D'ailleurs il avait une idée béton pour détruire le système de l'intérieur : il voulait poser une bombe dans une usine de machines à café à Romorantin, comme ça si y'a plus de machines à café dans les entreprises, ça va être la révolution.

— Une idée béton, effectivement. Et il en où ce projet ?

— Nulle part, on devait y aller ensemble mais il est pas venu ce matin, résultat j'ai toujours la bombe dans le coffre de ma 106.

— Ghislain, rappelez la brigade de déminage. Vous avez eu des nouvelles de votre frère depuis ?

— Il a laissé un message sur mon répondeur, j'ai pas tout compris mais apparemment il avait trouvé une autre cause.

— Laquelle ?

— Combattre les petits commerçants, tous des voleurs et des trou-du-cul d'après lui.

— Je crois que j'ai compris, dit Garrec avec lassitude. Au fait, c'est quoi votre vrai nom ?

— Babouche Tarpouille.

— Babouche, c'est votre prénom ? Et votre frère ?

— Huguenot.

— Vos parents étaient hippies ou quoi ? Bon, en route, Babouche Tarpouille, on retourne à la case départ.

17h12, commissariat de Meaux. Garrec et Palardoux chargent Jean-Gilbert d'accompagner Francky la Fouine en cellule, qui hallucine en voyant débouler le sosie vieux et obèse d'Albator, puis se dirigent vers le bureau de J.R. avec le dénommé Babouche.

— Alors, vous avez retrouvé al-Slipoum ? J'ai rien pigé à ce que m'a dit Ackenbaum au téléphone.

— Disons qu'on a démêlé un sac de nœuds. Margaritos cuisine encore le preneur d'otages de ce matin ?

— Le type de l'épicerie ? Oui, salle d'interrogatoire numéro 1.

Garrec va vers la salle en emmenant Babouche, suivie par Ghislain et J.R. intrigués. Elle ouvre la porte au moment où Angelo Margaritos boit de l'huile à la bouteille et le suspect se grille une clope :

— Huguenot ! s'écrie Babouche.

— Babouche ! s'écrie Huguenot.

Et les deux frangins Tarpouille se tombent dans les bras sous le regard incrédule de Margaritos.

— Qu'est-ce qui se passe, j'ai raté un épisode ?

— Je le crains, Margarita. Votre preneur d'otages en milieu épicier, Huguenot Tarpouille, n'est autre que le redoutable Mustapha al-Slipoum, vous avez fait coup double, j'ai l'impression, dit Garrec, furax, avant de quitter le commissariat.

20h08, salle d'entraînement Philippe Lucas du commissariat de Meaux. Une ribambelle de nains hargneux se confronte en lutte gréco-romaine, les membres de la B.E.N. ayant accru leur préparation pour éviter de répéter le fiasco du matin.

— On fait une pause, non ? dit Trouffignon au bord de l'apoplexie.

— Ouais, ça va comme ça, fini pour ce soir, dit Yannick (pas le chanteur ringard depuis dix ans, un des nains, n'importe lequel).

— Vous faites quoi après ? demande Trouffignon.

— Viens avec nous, propose Mike, un mini-Mister T barbu, on va au petit bonheur.

— C'est-à-dire ? On roule dans les rues au hasard ?

— Non, on va « Au Petit Bonheur », le nouveau club de strip-tease rétro pour nains, ils ont ouvert depuis une semaine, c'est déjà très couru, tu sais. On peut y voir de fameuses beautés vietnamiennes d'un mètre trente qui s'y produisent pour le plus grand plaisir des aficionados. Enfin, c'est ce que dit la brochure.

— Ca a l'air cool mais je suis claqué, demain peut-être, ment Troufignon de peur d'avouer que le mardi il a cours du soir pour remédier à sa totale inculture.

21h13, rédaction du « Choc de Meaux ». Amédée Paimpol et Marie Madeleine, l'ancienne stagiaire du commissariat, dirigent désormais ensemble le journal, Jean-François Copé ayant fait virer le précédent rédacteur en chef suite à la publication d'une photo compromettante le concernant<sup>6</sup>. Marie paraît contrariée, une enveloppe à la main :

— Alors, Améd', on fait quoi ? On appelle les flics, on publie tel quel, on dit rien ? On a attendu toute la journée, faut se décider maintenant.

— T'as raison, mon camélia, on peut plus tourner autour du pot. Les flics nous ont plus trop à la bonne, si l'info est bidon ça va nous retomber dessus. On leur dit rien.

— On publie ?

— Bien sûr qu'on publie ! C'est sûrement de l'intox mais ça nous fera de la pub.

— C'est quand même bizarre : tu crois que c'est quel genre de type qui peut envoyer à un journal une lettre de revendication de meurtres de nains en série à venir ?

— Le genre mytho qui fume trop de shit en regardant des émission pourries de M6. Crois-en mon expérience, je suis sûr qu'il se passera rien, dit Paimpol sûr de son fait.

Mercredi 7 janvier, 6h40, strip-club « Au Petit Bonheur », 136 avenue Albert Pépère, à Meaux. Garrec se gare en double file près d'un amoncellement de voitures de police. Les traits tirés, elle se plie en deux pour entrer par une porte de moins d'un mètre quarante menant au fameux club de strip-tease. A l'intérieur, le carnage est à peine descriptible : dix-sept nains ont été réduits en bouillie (onze clients, quatre danseuses, un barman et la gérante), leurs corps démembrés, défibrés et déroulés ayant servi à monter une exposition d'art contemporain bien trash que n'importe quel tribunal français aurait interdit au public. Des squelettes de nains, totalement nettoyés de leur chair, sont représentés en train de faire du vélo, de préparer des merguez ou de jouer au jokari. Leurs tripes forment un labyrinthe sur le sol, leur sang un

---

<sup>6</sup> Voir Saison 1, Episode 12, *Garrec et Palardoux font leur cinéma (Part II)*.

dégradé de coloris rougeâtres jusqu'au plafond. Au mur du fond enfin, des os de nains sanglants, collés à la super-glu, composent le mot suivant : « GARREC ».

— Vous êtes déjà là, Ghislain ? dit le lieutenant abasourdie.

— Quel boucherie, chef ! J'avais jamais vu un truc pareil.

— Troufignon est pas dans le lot au moins ?

— Non, il a été réveillé par le coup de téléphone du commissariat à l'appart' mais il s'est rendormi, je lui ai laissé un mot. Ah ben tiens, le voilà.

Hector Troufignon, dévoré d'angoisse, entre au « Petit Bonheur » ; lorsqu'il voit l'étendue du massacre, il tombe sur ses tout petits genoux, les bras en croix, et gémit :

— Non ! Pourquoi ? Mike, Yannick, Riton, Youssef ! On a tué la B.E.N. ! On nous a tués ! La B.E.N. n'est plus, on l'a assassinée !

— Remettez-vous, Troufignon, c'est un nanicide de masse tout ce qu'il y a de plus classique, dit Garrec pour le reconforter. Sauf pour la mise en scène, faut bien l'avouer.

— Chef, vous croyez qu'on a un nouveau tueur en série sur les bras ? demande Palardoux, patraque et inquiet.

— Plus que ça, Ghislain : non seulement nous avons affaire à un tueur, mais à un tueur art-déco.